

GINGRAS, Yves, *Pour l'avancement des sciences. Histoire de l'ACFAS 1923-1993* (Montréal, Éditions du Boréal, 1994), 268 p.

Richard A. Jarrell

Volume 49, Number 1, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305406ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305406ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jarrell, R. A. (1995). Review of [GINGRAS, Yves, *Pour l'avancement des sciences. Histoire de l'ACFAS 1923-1993* (Montréal, Éditions du Boréal, 1994), 268 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 49(1), 99–101.
<https://doi.org/10.7202/305406ar>

GINGRAS, Yves *Pour l'avancement des sciences. Histoire de l'ACFAS 1923-1993* (Montréal, Éditions du Boréal, 1994), 268 p.

En 1923 survint un des événements les plus étonnants de l'histoire de la culture francophone au Québec: la fondation de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS). Conçue à une époque où la communauté scientifique francophone aurait pu tenir confortablement dans un petit salon, l'ACFAS a traversé près de trois quarts de siècle en défendant de façon dynamique la culture scientifique moderne. C'est avec une douce ironie qu'elle demeure la seule association au Canada «pour l'avancement des sciences». Bien que le Canada anglais ait cultivé (mais n'ait pas entièrement endossé) les sciences dès le milieu du XIX^e siècle, les scientifiques ne se sont jamais dotés d'associations similaires. Le dernier livre d'Yves Gingras trace les grandes lignes de l'histoire de l'ACFAS et essaie d'expliquer son remarquable succès. Mais il dépasse la simple histoire institutionnelle pour présenter un aspect souvent oublié de la culture francophone, à savoir que les forces de la modernité étaient à l'œuvre au Québec francophone bien avant 1960.

Un auteur qui écrit l'histoire d'un organisme doit veiller à éviter la monotonie ou pire encore, l'absence de contexte. Trop souvent, ces histoires sont une litanie de décisions de présidents et de conseils d'administration.

Gingras a judicieusement choisi une approche thématique plutôt qu'administrative. Après avoir décrit les origines de l'ACFAS dans le premier chapitre, il explore quatre thèmes dans une perspective diachronique: le rôle de l'ACFAS dans la promotion de la culture scientifique au Québec, ses efforts pour stimuler la recherche scientifique, son rôle dans la formation d'une communauté scientifique francophone et ses activités sur la place publique, particulièrement ses relations avec l'État.

Prenant comme modèle les associations pour l'avancement des sciences présentes en Grande-Bretagne, aux États-Unis et en France, l'ACFAS faisait face à des défis semblables à ceux de ses homologues pendant les années 1840: soutenir une communauté scientifique embryonnaire et convaincre le public du bien-fondé de la valeur de la science pour une société. Pendant les années 1920 au Québec, très peu de francophones choisissaient une carrière scientifique. Les facultés de sciences à l'Université de Montréal et à l'Université Laval faisaient leurs premiers pas. L'ACFAS était dirigée par une poignée de visionnaires comme Léo Pariseau, Jacques Rousseau et surtout Marie-Victorin. Pourtant, elle a surmonté le sous-financement, la crise économique et la Deuxième Guerre mondiale pour finalement prospérer dans les années d'après-guerre.

L'ACFAS organisait un congrès annuel, publiait des périodiques, décernait des prix et soutenait les activités et les associations de jeunesse. Elle préconisait aussi la réforme de l'enseignement au Québec. Toutes ces activités ont contribué à la formation d'une communauté scientifique visible et ont persuadé le public de l'importance de la science et de la technologie dans la modernisation et l'essor de l'économie. Depuis les années 1960, l'ACFAS participe activement au débat sur la politique scientifique et se fait le porte-parole des scientifiques et des ingénieurs francophones, ce qu'aucun organisme unifié au Canada anglais n'a réussi à faire.

Certaines questions restent en suspens. Gingras sous-entend que l'ACFAS a joué un rôle majeur — peut-être déterminant — dans la création d'une communauté scientifique francophone au Québec, mais nous ne sommes jamais entièrement sûrs. Sans l'ACFAS, il semble probable que la croissance des sciences parmi les francophones aurait été beaucoup plus lente. Pourtant, jusqu'à récemment, l'ACFAS était une fédération de sociétés scientifiques, tant amateurs que professionnelles, dont certaines existaient déjà dans les années 1920. Chacune d'entre elles aurait pu avoir une influence, même si l'ACFAS n'avait jamais vu le jour. Nous n'avons pas les témoignages de la première génération de chercheurs qui a suivi la fondation de l'ACFAS, c'est-à-dire ceux qui ont émergé dans les années 1940 et 1950. Est-ce que leur intérêt pour les sciences avait été stimulé en partie par les activités de l'ACFAS ou s'il y avait d'autres facteurs en jeu? La réforme de l'enseignement secondaire de langue française au Québec a été un tournant décisif. Bien que certaines figures de proue dans ce dossier complexe aient été actifs dans l'ACFAS (comme Adrien Pouliot), peut-on affirmer que l'ACFAS a été un acteur de premier plan?

Une autre question importante — mais qui dépasse probablement le mandat de Gingras — est de savoir si le français est devenu et est demeuré

un véhicule important pour diffuser la recherche scientifique au Québec. Bien entendu, les communications au congrès de l'ACFAS étaient présentées en français, mais qu'en était-il des articles dans les revues scientifiques? Est-ce que les scientifiques francophones ont adopté l'anglais comme langue d'usage à l'instar de la majorité de leurs collègues dans le monde? Dans l'affirmative, quel a été le rôle de l'ACFAS dans la formation et le maintien d'une communauté scientifique fondée sur l'appartenance linguistique?

Quoi qu'il en soit, le livre de Gingras est une étude sérieuse qui évite le piège de l'hagiographie. Il ne fait aucun doute que l'ACFAS a été l'organisme scientifique le plus important au Québec pendant le vingtième siècle et, à une époque de remise en question de la science dans la société, l'heure est aux bilans. La raison d'être de l'ACFAS a peu changé depuis soixante-dix ans même si ses activités ont évolué. Ceci est probablement l'essentiel de la thèse de Gingras: l'ACFAS a suivi le rythme de l'évolution de la société québécoise, mais le besoin pour les francophones de participer à part entière à la vie scientifique moderne est toujours aussi grand. Si l'ACFAS peut continuer à promouvoir efficacement ce besoin, sa survie est assurée.

*Département des sciences
Université York*

RICHARD A. JARRELL